

Des jours heureux

« **A**nne-Liz, tu es si solaire » ; « Tu es tellement souriante » ; « Tu es pleine de vie » ; « Tu es une vraie pile électrique. » ; « Tu es un moulin à paroles » ; « Tu es tellement sociable. » Voilà comment je suis vue, depuis ma naissance.

Propagatrice de bonheur, grande sportive, bonne élève, déléguée de classe, aimée de tous et leader depuis mon plus jeune âge, mon avenir brillant se dessinait. Tout le monde comptait sur moi, en tant que capitaine de l'équipe de handball-basket de mon école primaire. Je n'avais jamais de répit, alors je m'entraînais dur. Je motivais mes coéquipières comme je pouvais – quitte à être autoritaire, et surtout, mon esprit de compétition me permettait de toujours donner le meilleur de moi-même, parfois au détriment de ma santé physique.

Ma devise était : « Donne-toi toujours à fond Anne-Liz ! », dans toutes les sphères de ma vie. Notamment à l'école. Pourquoi ? Car ma mère m'avait élevée ainsi. Écouter. Obéir. Apprendre. Travailler. Réussir. Répéter. Les mots d'ordre de ma mère. Raisons pour lesquelles, je me donnais corps et âme pour mon équipe scolaire, ainsi que pour mon club sportif. En effet, depuis la classe de CM1, je fais partie d'une association sportive. Pratiquer le handball avec deux collectifs différents est, de loin, l'un des plus beaux choix de ma vie.

À cette époque, il n'y avait pas assez de filles de mon âge au club, alors j'évoluais avec les garçons. Et franchement, c'était le défi de ma vie ! Au sein de l'association sportive de mon école, je ne me posais aucune question quant à ma place. J'étais capitaine, titulaire, et tout se passait bien, alors qu'au club, c'était complètement différent. Premièrement, j'étais la seule fille de l'équipe. Nous étions jeunes et à des stades différents de nos vies, concernant l'égalité des genres. Par conséquent, j'étais un fantôme sur le terrain, ce qui m'a longtemps frustrée. Au bout d'un moment, je me suis remise en question et j'en ai conclu que c'était à moi de me battre pour obtenir ma place.

Pour m'aider à progresser, qui de mieux que mes semblables ? Des jeunes femmes. J'ai donc commencé

à passer du temps avec des équipes féminines de handball, notamment celles de mon club. Je les regardais s'entraîner, se tromper, être corrigées par leurs entraîneurs, puis atteindre le niveau souhaité. Cela me fascinait à tel point que j'ai décidé d'assister à tous leurs entraînements. Grâce à mon assiduité et à ma persévérance, les entraîneurs ont fini par me proposer d'être partenaire d'entraînement. Ce que j'ai accepté. Et pour couronner le tout, j'ai pu compter sur mon premier modèle, ma grande sœur Melvine. De trois années mon aînée, cette dernière excellait dans tous les domaines de sa vie. Notamment au handball. Raison pour laquelle, je la suivais partout, scrutant le moindre de ses gestes, examinant ses techniques, prête à passer à l'action, dès que mon heure sonnerait.

Passer du temps avec ces femmes a été essentiel pour mon développement. Je me souviens même que j'aspirais à être comme elles. C'est pour cela que je me suis fait la promesse de continuer tout au long de ma vie, de suivre les pas des femmes, des sportives, des artistes et de toutes celles qui pourraient m'apporter, m'inspirer, m'émerveiller...

De retour aux entraînements avec les garçons, j'ai petit à petit commencé à répéter ce que j'avais vu et appris auprès des filles. Assez rapidement, les garçons ont commencé à demander après moi. Ils cherchaient même à me faire des passes... instinctivement !

C'est ainsi que j'ai pris conscience que ma patience, mes efforts, ma persévérance, ainsi que mon travail, avaient porté leurs fruits.

J'ai donc décidé de postuler pour un collège incluant une section sportive, dans lequel Melvine étudiait. Étant une bonne élève au dossier sportif parfait, j'étais persuadée d'y être acceptée. Pourtant, lors des inscriptions, une mauvaise nouvelle est tombée. Ce n'était plus la pratique du handball qui était demandée, mais celle du badminton. Je suis tombée des nues et ai dû dire adieu à mon rêve d'enfant...

J'ai donc été admise dans un autre collège parisien. Cette nouvelle m'a énervée au plus haut point, car je ne voulais pas y aller. Et pour cause ! Cet établissement avait une mauvaise réputation. Entre la petitesse de ses locaux, son accueil des élèves à problèmes et sa violence sans nom, il fallait croire que cet endroit n'était pas du tout fait pour moi. Toutefois, j'ai dû m'y faire... Après tout, je n'allais pas me retrouver seule. Étant populaire, je me retrouverais avec la majorité de mes copines et copains, dont ma meilleure amie Mélanie, et je sympathiserais rapidement avec d'autres enfants.

Quelques jours avant les vacances d'été, nous, futurs sixièmes, ainsi que nos proches, avons eu l'occasion de visiter ce fameux collège et de nous

informer sur ses infrastructures. L'établissement était si petit qu'il était divisé en deux parties. La première accueillait les sixièmes et les troisièmes, tandis que la seconde, qui se trouvait à environ quinze minutes à pied, accueillait les cinquièmes et les quatrièmes. La première raison de ce découpage était simple : les locaux étaient trop petits pour accueillir toutes les classes. Par contre, la seconde m'a laissée perplexe. À ma question : « Pourquoi avez-vous décidé de mélanger les sixièmes avec les troisièmes ? », l'administration a répondu : « Les sixièmes sont avec les troisièmes afin que ces derniers leur montrent l'exemple. »

Selon moi, nous aurions dû être avec les cinquièmes. Cela aurait marqué une continuité logique. Alors qu'avec les troisièmes, trois années nous séparaient, mais surtout, nous n'avions pas du tout la même mentalité, les mêmes centres d'intérêt, la même vie. Pourtant... pour ma première année au collège, j'allais me retrouver avec des personnes beaucoup plus grandes que moi. En toute franchise, c'était effrayant, mais tellement épatant à la fois.

Durant l'été 2012, je suis allée en vacances dans le Nord. Tous les matins je faisais du vélo, seule ou avec mon oncle, au bord de la Sambre. Je trouvais passionnant de découvrir Jeumont et ses alentours.

D'autant plus que le frère de ma mère était un grand littéraire, comme moi. À la fin de certaines de nos balades, nous allions sur son lieu de travail ; à la bibliothèque de Marpent, sanctuaire où j'appréciais tant lire des livres chrétiens.

Sa maison était immense. Il avait un jardin, un salon spacieux et même un piano. J'ai toujours été attirée par cet instrument et il le savait bien. Alors quelquefois, ma cousine me donnait des cours. Je débutais mais elle croyait dur comme fer en moi. C'est sûrement pour cela que je suis parvenue au bout de quelques jours à maîtriser plusieurs mélodies... J'étais si fière de moi que je ne pouvais plus m'empêcher de jouer, à n'importe quelle heure, même le soir. Mon oncle paraissait dérangé par mon vacarme. C'est sûrement ce qui l'a poussé à toquer à la porte de ma chambre, un bon matin.

Toc, toc, toc

— Oui ?

— Hello ma chérie ! Comment vas-tu ?

— Coucou Tonton ! Je vais bien et toi ?

— Moi aussi, je vais bien. Alors, comment s'est passée ta nuit ? Tu n'as pas trop été embêtée par les moustiques ?

— Ah ah... très drôle.

Les moustiques et moi faisons quatorze. Dans ma famille, tout le monde le sait. Dès que j'en entends

un, je ne peux pas m'empêcher de crier et de tout mettre en œuvre pour l'éliminer, ce qui suscite toujours beaucoup de railleries. De la part de mon oncle le premier...

Trêve de bavardage, il a repris :

— Ferme les yeux, j'ai quelque chose pour toi.

Et lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai découvert un piano électrique. Rien que pour moi. J'allais pouvoir jouer dans ma chambre. Quelle belle surprise ! J'étais comblée par le geste de mon oncle. À peine ce dernier sorti, j'ai commencé à jouer. C'était un rêve qui se réalisait pour moi. J'apprenais à mon rythme et quelquefois je m'enregistrais ou j'organisais des concerts au salon.

Les semaines passaient sans que je voie le temps s'écouler, tant je profitais de ma vie, notamment grâce au parc qu'il y avait en face de la maison. Avec mon cousin, je faisais souvent de la balançoire. Il me poussait si haut et fort que j'avais l'impression de toucher les nuages. C'était merveilleux ! Nos moments ensemble étaient, sont et seront toujours précieux à mes yeux.

Puis un après-midi, alors que je m'amusais au parc, j'ai rencontré un garçon à peine plus âgé que moi, nommé Dickson. Il était grand, blond, intelligent

et très attachant. Entre nous, ça a été une évidence. C'est pour cela que nous passions beaucoup de temps ensemble, pour ne pas dire tout notre temps ensemble. Ce rapprochement n'a guère échappé à nos familles. En effet, lorsque mon oncle me cherchait, il savait que j'étais avec Dickson et inversement pour la mère de ce dernier. Nous étions jeunes et si adorables. Un pur amour... enfantin.

Je faisais chaque jour une nouvelle activité, seule ou accompagnée. J'allais souvent à la base de loisirs du Watissart. Là-bas, j'aimais beaucoup faire des châteaux de sable ainsi que m'amuser au jet d'eau. Je me plaisais tant à Jeumont, avec ma famille, mes diverses occupations, la nature et mon nouvel ami que ce dernier et moi, nous nous sommes fait la promesse que je viendrais y habiter. Ainsi, le jour où ma mère est venue me chercher, je lui ai fait part de notre accord. Elle et son frère ont eu l'air d'accord pour que j'étudie sur place. Et pourtant ça n'a jamais été le cas. Je suis partie en pleurant toutes les larmes de mon corps, car derrière moi... je laissais Dickson...

Le chemin du retour n'avait jamais été aussi long. Je ne pensais qu'à Dickson. Je regrettais tellement mon départ. Comment serait ma vie sans lui ? J'étais triste. Et pourtant, moins de cinq minutes après notre arrivée chez nous, le téléphone fixe a sonné.

C'était Dickson.

Waouh ! J'étais comblée. Il pensait aussi à moi. Ce soir-là, comme tous ceux qui ont suivi, nous sommes restés des heures au téléphone. Nous aimions parler de nos journées respectives mais surtout, nous nous faisons sans cesse la promesse de nous revoir et de ne jamais nous oublier.

Puis, les semaines ont passé, l'euphorie de cette amourette d'été s'est dissipée et nos échanges téléphoniques se sont espacés. L'eau a coulé sous les ponts, tandis que la rentrée scolaire approchait à grands pas. Et c'est ainsi que nous avons progressivement perdu contact.

J'ai 11 ans. La vie est belle.